



L'accès au langage envisagé à partir de la pathologie. Deux cas de forclusion du signe

Hubert Guyard, Jean-Claude Quentel

► To cite this version:

Hubert Guyard, Jean-Claude Quentel. L'accès au langage envisagé à partir de la pathologie. Deux cas de forclusion du signe. Tétralogiques, 1987. halshs-01973078

HAL Id: halshs-01973078

<https://shs.hal.science/halshs-01973078>

Submitted on 8 Jan 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L' ACCÈS AU LANGAGE

ENVISAGÉ À PARTIR DE

LA PATHOLOGIE

DEUX CAS DE FORCLUSION DU SIGNE

Hubert Guyard
Jean-Claude Quentel

I - Intérêt d'un recours à la clinique.

Si l'on tend à simplifier les modes d'approche qui prennent l'acquisition du langage pour objet d'étude, on observe que deux thèses apparemment antagonistes s'affrontent en permanence. D'une part, une conception «positiviste» qui ne prend en compte que le matériau linguistique, c'est-à-dire aussi bien le son que le sens d'un mot, associant chaque élément concret de l'énoncé enfantin à ce qu'aurait produit, dans les mêmes circonstances, un langage adulte ou standard; d'autre part une conception «idéaliste» ou formaliste qui ramène l'analyse à une réalité directement observable, réifiant cette forme dans l'idéal d'une grammaire universelle, réduisant alors l'énoncé enfantin à un sous-ensemble, déviant par rapport à ceux des langages adultes, des règles universellement définies.

Dans un cas, l'approche scientifique consistera en une étude statistique des écarts entre l'énoncé enfantin et un énoncé adulte, avec définition d'une typologie des écarts et inventaire. Dans l'autre cas, l'approche scientifique consistera en une élaboration économique de règles de transformations qui puissent permettre au descripteur d'engendrer du langage enfantin à partir des structures adultes, elles-mêmes plus ou moins profondes. Dans les deux cas, la

notion d'étape dans l'acquisition du langage ne tient qu'à la seule ingéniosité du descripteur qui procède logiquement par complexification progressive.

Rien ne prouve que cette complexification logiquement construite par le descripteur corresponde à la réalité du développement des capacités linguistiques de l'enfant. La seule façon d'échapper à l'adultocentrisme que sous-tend une telle position consiste, selon nous, à en référer à la clinique qui constitue dès lors le seul mode de vérification d'une théorie de l'accès au langage.

Notre chance a été, en effet, de nous inscrire dans le cadre d'un laboratoire de recherche¹ dont l'objectif est de ne retenir au plan théorique que les dissociations cliniquement vérifiables, ceci tant dans le domaine des détériorations que dans le domaine des carences. Et, dans ce travail, nous avons d'abord tenté de cerner le seuil en-deça duquel il n'y a pas, pour nous, véritablement langage. Nous présenterons ici deux cas, pour lesquels nous sommes autorisés dès lors à parler de forclusion du signe.

- *La question de l'accès au langage.*

Dès 1908, dans un article intitulé «langage et pensée», Binet et Simon présentaient ce qui leur paraissait devoir être «une nouvelle méthode psychogénétique»: analyser, en l'occurrence, «la manifestation des phénomènes intellectuels chez les individus arriérés, qu'on désigne sous les noms d'idiots, d'imbéciles et de débiles»². Ils s'attachaient, dès lors, à l'étude d'une «imbécile»³ pour analyser la question de l'accès au langage, question qui est celle-là même qui nous intéresse ici et que nous aborderons aussi en nous appuyant sur l'appréhension de deux cas de sujets dits «débiles profonds» - également, en termes psychotechniques, du degré le plus bas⁴.

A l'heure où l'on commence à saisir la nécessité d'une déconstruction des phénomènes d'acquisition du langage et à distinguer en particulier l'accès au langage et l'acquisition d'une langue⁵, il ne saurait bien sûr être question de suivre Binet et Simon lorsqu'ils se contentent de poser l'hypothèse d'une «insuffisance de l'intelligence» pour expliquer l'absence de parole chez leur «imbécile». Nous traiterons quant à nous, là où nos deux auteurs situaient l'intelligence comme «facteur» décisif de l'accès au langage, des modalités de l'accès à ce déterminisme spécifique du langage que les linguistes s'accordent à désigner du nom de SIGNE.

1. Le L.I.R.L. ou Laboratoire Interdisciplinaire de Recherches Linguistiques, dirigé par Jean Gagnepain, dans le cadre de l'Université de Haute-Bretagne, à Rennes II.

2. Binet A. et Simon T. Langage et pensée, *Année psych.* 14, 1908, p.284.

3. Soit, en termes de notre époque, à une déficiente intellectuelle profonde ou «débile profonde».

4. L'observation d'une imbécile du degré le plus bas « permet d'étudier la psychogenèse du langage, la formation des premiers mots, les conditions psychologiques qui sont essentielles au début de la parole », écrivaient Binet et Simon (op. cit. p.289).

5. Par exemple dans les travaux de Laurence Lentin.

- *La notion de signe.*

Pour aller vite à l'essentiel, nous aborderons la notion de SIGNE sous la double perspective de la «valeur» définie par Ferdinand de Saussure⁶ et de la «polysémie».

Ferdinand de Saussure a le premier abordé chaque élément d'un énoncé, non dans sa conformité à une norme ou à un usage, non dans son déterminisme historique (diachronique), mais dans son déterminisme logique en le définissant *négativement*. Un élément linguistique est ce que les autres ne sont pas; cette valeur uniquement différentielle est négative dans la mesure où elle évite de tout contenu positif la définition des éléments «grammaticaux».

La polysémie d'un mot résulte de cette définition formelle ou négative. Non seulement un mot peut avoir plusieurs effets de sens («marron» peut aussi bien être un fruit qu'une couleur ou encore un coup de poing) mais il est en quelque sorte indifférent à la diversité des effets de sens possibles. En effet l'inventaire des effets de sens d'un mot ne saurait être possible sans le préalable logique ou grammatical d'une identité formelle ou structurale.

L'étude de l'aphasie a permis de fonder dans l'observation clinique l'existence de processus grammaticaux (taxinomiques, génératifs, sémiologiques, phonologiques) dont l'absence tératologique correspondait à des types d'aphasie différents. La perte de la polysémie permettait ainsi d'expliquer l'aphasie sémiologique de Wernicke⁷.

Ces différentes conceptions ont dirigé la façon dont nous avons abordé les difficultés linguistiques des deux cas de débilités profondes que nous abordons ici.

II - Expérimentation.

- *Méthode.*

Plus que le résultat concret, directement observable, ce sont le divers modes d'approche ou d'élaboration de l'énoncé qui constituent les faits soumis à l'observation. Nous nous sommes inspirés de protocoles expérimentaux ayant permis de comprendre certains problèmes de détérioration, en particulier certains troubles aphasiques⁸, sans pour autant ramener ici les questions de carence à celles de la détérioration.

a) protocole.

⁶. De Saussure F. *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1969.

⁷. cf. Gagnepain J. *Du vouloir dire. Traité d'épistémologie des sciences humaines*, tome I *du signe de l'outil*, Paris, Pergamon Press, 1982 et les travaux de Duval A, Le Bot M.C. et Guyard H. (notamment in *Tétralogiques* 1 et 2, P.U. Rennes.

⁸. cf. ici H. Guyard, O. Sabouraud, and J. Gagnepain. A procedure to differentiate phonological disturbances in Broca's aphasia and Wernicke's Aphasia, *Brain and Language*, 13, 19-30 (1981).

Deux types d'épreuve seront utilisés. 1: une épreuve d'identification ou de désignation orale. Le sujet doit pointer du doigt l'image correspondant à la définition orale émise par l'observateur. 2: une épreuve de dénomination orale dans laquelle le sujet doit nommer l'objet représenté sur une image.

Ces épreuves, classiques dans leur présentation générale, visent dans le détail de leurs passations à éprouver trois types de rapports:

1. Les rapports d'un indice sonore et d'un sens. Les épreuves doivent faire émerger la constance de ces rapports ou au contraire leur aspect aléatoire; ceci en faisant varier les situations de verbalisation, le nombre d'associations proposées.
2. Les rapports des indices entre eux. Il s'agit de voir si l'arriéré mental est sensible aux rapports des sons entre eux; on joue alors sur le degré plus ou moins fort de l'homéophonie des items (seau opposé à pot ou à veau, par exemple)
3. Les rapports des concepts entre eux. Il s'agit de voir si, d'une part l'arriéré mental est sensible aux rapports de sens entre items d'un même champ sémantique (cuillère, fourchette, couteau) et si, d'autre part, un même item peut s'inscrire dans deux champs différents (marron pouvant s'inscrire dans le champ des fruits et dans le champ des couleurs).

b) population.

1. DENISE

Denise a 18 ans lorsque nous commençons à étudier ce qu'il en est chez elle de l'accès au langage⁹. Elle est issue d'un milieu modeste de cultivateurs. Elle est la dernière des trois filles de la maison. L'aînée a neuf ans de plus qu'elle et sa sœur cadette est également gravement handicapée mentale. Malgré ceci, il n'est aucune étiologie précise pour expliquer son handicap. Seul un retard psychomoteur se repère dans les antécédents. Les neuropsychiatres consultés ont posé l'hypothèse d'une encéphalopathie non homogène.

Denise se trouve à 18 ans, et depuis 8 ans déjà, pensionnaire d'un I.M.E, tout comme Monique dont nous étudierons le cas ensuite¹⁰. Elle se situe à la limite inférieure de la population recue dans cet établissement et d'un point de vue psychométrique, elle est à la limite de la débilité profonde et de l'arriération

⁹. L'âge n'est pas un critère qui doit ici nous arrêter. Il ne change rien au problème qui nous intéresse (Binet l'avait compris, qui avançait que les imbéciles constituent «jusqu'à un certain point des enfants permanents»).

¹⁰. Le présent travail a été effectué à l'IME la Baratière à Vitré (35). Cet établissement était dirigé à l'époque par Mme le Dr. J. Panaget, laquelle a permis que cette recherche soit menée à bien. Nous tenons ici à l'en remercier.

profonde¹¹. Les possibilités de Denise sont en effet très réduites. Son autonomie se résume aux activités de la vie quotidienne les plus élémentaires. Elle réalise un certain nombre de petits travaux très simples et répétitifs, l'ensemble de son activité étant marquée du sceau de l'habitude. Elle ne fait preuve d'aucune initiative et ne peut absolument pas se situer pour le reste en sujet capable de s'opposer à l'autre ou d'affirmer un désir qui lui soit propre.

2. MONIQUE

Monique a 19 ans et est comme Denise issue d'un milieu modeste. Le père est ouvrier-maçon, la mère demeurant au foyer. Monique est la troisième d'une fratrie de cinq dont l'un des éléments est décédé en bas âge et dont l'aîné (de sept ans plus âgé que Monique) est également un grand handicapé mental. Au moment de la naissance de Monique, l'accouchement a été long et il a fallu utiliser les forceps. Elle est née par le siège, mais à terme, et a crié tout de suite. Le développement psychomoteur a été très nettement retardé (elle s'est assise à un an et a marché à 23 mois). On n'en sait pas plus sur ses antécédents.

Le niveau global d'efficacité de Monique est également très limité, mais ses possibilités sont supérieures à celles de Denise¹². Elle se présente comme une jeune fille toujours souriante, serviable, visant sans cesse une relation intense avec l'adulte. Elle possède une autonomie limitée dans la vie courante, mais elle est capable d'un travail simple et répétitif, abordant même par exemple, des travaux peu élaborés de couture. Elle se montre d'ailleurs très heureuse quand elle réussit quelque chose.

- Résultats.

1. DENISE

Le langage émis par Denise se ramène à une seule stéréotypie, /kesesa/, donnée en des circonstances très diverses, mais apparaissant surtout quand les repères habituels sont mis en défaut. S'y ajoute rarement un /tjê/ dont on ne saurait saisir un sens malgré l'apparence. Quand nous aurons dit, enfin, que Denise est capable de reproduire (en répétition) certains sons fort peu nombreux émis devant elle, nous aurons clos le registre des données verbales émises.

Nous avons donc dû travailler uniquement sur ce qui est reçu par elle. C'est dire que la seule procédure expérimentale a été celle de la désignation orale dont est capable Denise à partir d'images. Certes, il n'est pas toujours facile d'obtenir au départ l'attention à la consigne, mais ensuite Denise se fait à la situation et il est possible de repérer le stock d'associations «son-image» dont elle dispose.

¹¹. Rappelons pour mémoire que, parmi les critères qui fonderont la classification des déficiences intellectuelles sur laquelle nous vivons toujours, l'accès au langage oral était fondamental, ordonnant la répartition de l'imbécile et de l'idiot.

¹². Un bilan psychométrique la situe à la limite inférieure de la débilité profonde, légèrement au-dessus de Denise.

De fait, nous pouvons constituer un premier lot d'images connues, soit celles qu'elle est capable d'identifier avec une relative constance, et un second lot d'images non connues, c'est-à-dire celles qui donnent lieu à une série d'identifications aléatoires. Car il n'y a jamais de refus: quelle que soit la définition proposée, Denise montre toujours une image.

Il apparaît d'abord que le nombre d'images qui lui est proposé doit être nécessairement restreint. En effet, lorsque ce nombre est élevé, Denise paraît perdue et ne reconnaît plus les images qu'elle s'était montrée capable auparavant d'identifier. Ainsi, «chapeau», «bateau», «chaise» ne sont pas reconnues dans un paquet de vingt images, alors qu'ils le sont dans un ensemble de moins de dix images.

Un autre phénomène peut être mis en évidence assez rapidement: Denise opère des confusions patentes lorsque les mots proposés à l'identification ressortissent à ce qui pour nous constitue un même champ sémantique. Par contre, il n'est pas de confusion entre les champs. Ainsi, si on lui propose un ensemble de trois fruits, trois animaux, trois couverts, elle peut désigner la banane ou la cerise quand on lui demande d'identifier la pomme, mais jamais elle ne désignera un animal ou un couvert. Et il en est de même pour les autres mots proposés. Ainsi donc, il n'est pas de correspondance étroite son-sens quand plusieurs mots sont du même champ sémantique: à un nom de couvert correspond n'importe quel couvert.

On relève également que la liaison qu'elle opère, lorsqu'elle est capable de désigner, ne se fait qu'en fonction de données immédiates. Ainsi lie-t-elle fréquemment ses réponses à l'usage: elle montre, en même temps qu'elle désigne, que la cerise c'est pour manger, que le téléphone a à voir avec les oreilles, etc...¹³. Un son donné peut être pour elle l'indice de plusieurs images dans la mesure où elles ont une destination commune. Ainsi, lorsqu'on lui demande de désigner le chapeau, elle montre le chapeau mais aussi le peigne et le parapluie, soit tout ce qui se met sur/au-dessus de la tête. Il y a indifférenciation de ce qui a été lié par une communauté d'usage ou de situation. En fait, à un son correspond une situation; seul l'usage ou le contenu semble caractériser un son reconnu. Par contre, pour une même situation, il y a reconnaissance de plusieurs indices sonores.

Un autre enseignement que nos procédures mettent en évidence, c'est l'incapacité de Denise de sortir de la situation dans laquelle elle se situe. En effet, Denise est prisonnière de toute influence immédiate; ceci au point de désigner à tout coup une image, quelle que soit notre intervention (il suffit d'une intervention phonique). Si ce phénomène nous paraît pouvoir traduire la totale

¹³. Quand le nombre d'images est trop élevé, la liaison du mot proposé peut se faire directement avec l'usage alors que l'image n'est pas trouvée. Ainsi, alors qu'on demande à Denise de désigner le chapeau, elle montre la vache, mais en même temps met la main sur la tête.

dépendance dans laquelle Denise se situe par rapport à autrui¹⁴, la constatation suivante ne semble pas relever d'une explication aussi large: alors qu'elle répond ordinairement à son nom, lorsqu'elle se trouve en situation d'être interpellée parmi d'autres personnes, elle ne peut plus le faire lorsqu'il s'agit de montrer des images. Là, en situation de désigner des images et non des personnes, elle ne peut réagir quand on lui dit «montre moi Denise» qu'en désignant une image, n'importe laquelle. Ce phénomène se vérifie non seulement avec son prénom mais aussi avec le prénom de l'un d'entre nous qu'elle connaît pourtant parfaitement.

Enfin, nous proposons à Denise l'épreuve suivante: après avoir constaté qu'elle connaissait trois images proposées et qu'elle les désignait sans erreur, nous en ajoutons une quatrième dont nous nous sommes assurés qu'elle lui était inconnue (par exemple un moule à gâteau). Denise est incapable de ce que nous désignerons ici du nom de *principe d'exclusion*, à savoir de saisir que l'inconnue est obligatoirement celle que ne sont pas les autres. Elle ne peut inférer logiquement une relation aussi simple soit-elle. Le processus de désignation n'est chez elle aucunement logique, mais se fonde exclusivement sur la situation.

Qui plus est, non seulement Denise ne peut inférer cette liaison de ce qu'elle n'est pas (et saisir que l'un est ce que ne sont pas les autres), mais encore agit-elle de telle sorte que le nouveau son inconnu peut amener la désignation de la totalité des images et donc notamment des trois qui étaient connues et données régulièrement en liaison au son approprié. Il y a redistribution de la désignation de l'inconnue sur les quatre images proposées et donc abolition des liaisons précédemment établies.

Divers enseignements peuvent être retirés, quant à la problématique de l'accès au langage, à partir des observations faites avec Denise. Tout d'abord on ne repère pas des associations étroites entre son et sens, mais déjà l'ébauche d'un classement, au simple niveau réceptif ici, classement dont il nous faut bien saisir la nature. Il importe de voir que ce qui organise ce classement, ce sont précisément les données immédiates liées à la régulation d'un milieu de vie. L'indice sonore est inclus ici dans la chose; il adhère à la chose désignée. En quoi on saisit déjà qu'il n'y a pas SIGNE, qu'il n'y a pas grammaticalité. Le classement observé opère sur des données concrètes.

La transparence à la situation est par ailleurs totale au point que nous observons une grande inconstance des définitions selon la situation impliquée: le même ne reste pas le même indépendamment de la situation, des habitudes ou

14. Binet et Simon avaient signalé ce même phénomène dans leur observation (chez un sujet également prénommé Denise): « elle est tellement suggestible que si on lui dit de rechercher un objet qui n'existe pas sur l'image, elle montre n'importe quoi » (op. cit. p.293). Cette observation montre qu'il faudrait distinguer dans la notion de situation ce qui relève du seul traitement de la représentation et ce qui relève de l'ordre de l'échange d'information. Denise, par absence de rupture avec autrui, ne peut accéder à une privatisation du langage, c'est-à-dire à une communication qui, visant au consensus, se trouve d'abord déterminée par une instance instauratrice de malentendus. Elle ne tend pas à dépasser des malentendus; elle ne fait que subir les influences d'interactions diverses.

des besoins. Le classement observé n'est aucunement effet de polysémie. Il n'y a pas de valeur au sens saussurien du terme et Denise demeure prisonnière de l'hic et nunc ou, plus précisément, du ça et du là.

Le fait que le processus ne peut être logique (ainsi que peut l'indiquer, par exemple, l'absence de principe d'exclusion), mais uniquement fondé sur la situation ne fait que confirmer ici l'impossibilité d'une systématisation sous-jacente à la représentation; Denise ne peut déduire la place de «moule» de la comparaison d'un lexique qu'elle n'a pas et du champ. Elle ne réaménage aucunement la totalité linguistique dont elle dispose et ne procède que par associations, la constance de l'information étant due à un effet de mémorisation et non à un processus lexical de différenciation.

Ce qu'elle possède, c'est un certain stock d'items, les éléments s'ajoutant les uns aux autres. Elle s'appuie sur ce que la situation lui livre et son mode de détermination est fondé sur l'expérience. Lorsqu'il n'y a pas eu apprentissage et que cela s'ajoute, Denise ne sait que faire d'un nouvel élément; il se réfère alors à la totalité de la situation. En fait, là où dans l'après-coup d'une différenciation lexicale, nous saisissons une diversité de champs sémantiques, Denise dispose plutôt de champs idéatoires issus de la stabilité de ses habitudes de vie. Elle regroupe ce qui, dans son environnement, est déjà donné comme regroupé. Mais elle ne procède à aucune catégorisation sémantique authentique, laquelle supposerait le préalable d'une sous-jacence formelle.

2. MONIQUE

Lorsqu'on écoute parler Monique, on ne saisit d'abord aucun élément de langage qui soit reconnaissable et doté d'un sens. Il ne se donne à entendre que des émissions phoniques non fixées. Pourtant il est possible, avec un peu d'attention, de repérer certains éléments de langage, tel «lapin» donné très clairement lorsqu'elle voit l'image de cet animal.

Si nous soumettons Monique aux mêmes épreuves que Denise, nous constatons d'abord qu'elle dispose en désignation d'un stock de vocabulaire assez important et que le nombre d'images ne la gêne pas.

Tout comme Denise, Monique opère des confusions sur des images appartenant à un même champ, mais pas entre images de champs différents.

Par contre, Monique se montre capable de ce principe d'exclusion qui demeurerait inaccessible à Denise. Ainsi, le sens de la «meule», qu'elle ne connaît pas, est déduit sans difficulté, une fois l'image placée à côté de la «cuillère», du «lapin» et de la «scie» qu'elle connaît. Mieux encore, dans un groupe de quatre images dont deux seulement lui sont connues, on la voit exclure parfaitement les deux intrus et se tromper uniquement sur les désignations propres à chacune de ces images («cochon» et «crayon» qu'elle connaît ne sont sujets à aucune erreur, et à chaque fois qu'on lui demande de désigner le «cactus» ou le «pantin» qu'elle ne connaît pas, elle désigne l'une ou l'autre des images correspondant à ces dénominations données).

Apparemment capable, donc, d'inférer une liaison son-sens de ce qu'elle n'est pas, Monique peut également prendre, par rapport à la situation, un recul qui ne pouvait s'opérer chez Denise. Ainsi, si on lui demande de désigner une image ne figurant pas dans le lot qui lui est soumis, elle réagit en nous faisant comprendre qu'elle n'est pas là. De même, alors qu'elle est dans une situation de désignation d'images, elle peut après un certain temps d'hésitation se désigner elle-même si on lui demande où est Monique.

Travaillant sur la dénomination à présent, et non plus sur la désignation (ou identification), nous parvenons d'abord, en systématisant l'enquête, à saisir de façon quasi exhaustive le vocabulaire dont elle dispose. A côté de ces productions, figurent, comme nous l'avons déjà vu, des productions phoniques qui restent tout à fait aléatoires, mais parmi lesquelles cependant on repère la fréquence d'émissions telles /fu/, /ni/, /ati/.

Le vocabulaire dont elle dispose laisse voir, pour le reste, un certain classement et non une correspondance étroite entre tel mot donné et telle image ou tel sens. De plus, il importe de noter que certaines images changent parfois de dénomination et que les productions données le sont donc parfois avec plus ou moins de stabilité.

La liste des mots donnés et repérés est la suivante:

lapin (ou 'apin) = désigne le lapin (sous deux aspects)¹⁵, le lièvre et le lion.

pépé = poupée, bébé.

nounou = ours en peluche, chat (sous deux apparences)¹⁶, chien (sous une seule des deux apparences présentées)

pain= pain long (mais pas un pain rond)

à boi= biberon, bol, bouteille, verre, tasse, (et une fois robinet)

li = lit, canapé, fauteuil

luné= lunettes

dis = disques, électrophone.

oupé = canif (pas constant)

allo = téléphone, réveil, pendule

pot= porte

fé = fer à repasser (pas constant)

ta= table

ni = nid (c'est aussi une émission phonique sans désignation)

auto = voiture (mais pas tracteur, ni moto)

car=autobus, caravane, camion-citerne, locomotive, train.

a mer= bateau.

Les questions que l'on peut ici se poser sont les suivantes: si Monique possède bien quelque chose qui semble être de l'ordre d'un langage, est-ce

¹⁵. Nous avons joué à certains moments d'un double système d'images, introduisant donc dans la perception des images des différences, parfois minimes, mais dont il s'agissait de saisir la répercussion dans les dénominations de Monique.

¹⁶. Le chat a été dénommé en un premier temps « lapin ».

vraiment un langage? Sommes-nous en présence de ce déterminisme spécifique au langage que les linguistes appellent SIGNE?

Par ailleurs, sur quoi est fondé le classement observé dans le stock répertorié de son vocabulaire? Est-il vraiment l'effet d'une polysémie du signe? Peut-on de plus saisir comment il fonctionne? Ces questions constituent de toute évidence, au-delà de Monique, des points-clés de la problématique de l'acquisition du langage.

L'inventaire des éléments de langage fournis par Monique nous avait permis de nous apercevoir que certaines dénominations pouvaient varier. Reprenant dès lors un champ sémantique précis, en l'occurrence celui des animaux, nous pouvons chercher à voir comment Monique dénomme un nombre important d'éléments de ce champ: les dénominations vont-elles montrer plus ou moins de stabilité, et quelle est la nature, voire le fonctionnement, du classement effectué là? En ce qui concerne donc les animaux, nous observons qu'ils se classent tous sous l'une des deux rubriques «lapin» ou «nounou», sinon ils donnent lieu à des émissions phoniques diverses instables.

En fait, il nous a fallu quelque temps pour constater que Monique possède ici deux pôles en fonction desquels elle semble classer ce qu'elle appréhende. «Lapin» et «nounou» sont ainsi les deux pôles en fonction desquels elle saisit les animaux: ils sont identifiés très nettement, respectivement au lapin et au chien à fourrure abondante. Les autres animaux s'y rattachent de façon plus ou moins nette, au point que se repère là ce que les réflexologues désignent du nom de «gradient de généralisation»¹⁷. Selon que les animaux appréhendés sont plus ou moins proches du pôle auquel il se rattachent, ils sont plus ou moins nettement dénommés.

Par leur fixité, le lapin et le chien à fourrure abondante modulent le caractère aléatoire des autres éléments du même champ. En effet, le cochon, la vache et le lion, par exemple, seront dénommés différemment selon qu'il seront placés non loin du lapin ou du chien. L'écureuil peut être spontanément dénommé «nounou» ou «lapin»: il sera par contre toujours dénommé de la même façon lorsqu'il se trouve non loin (dans l'espace ou dans le temps) d'une des deux images du lapin ou du chien. Il est dénommé de la même façon que l'image dont il se trouve être le voisin.

On saisit dès lors pourquoi Monique ne dénomme pas tout ce qu'elle appréhende et garde des productions purement phoniques à côté d'un vocabulaire qui pourrait lui permettre une systématisation plus grande encore¹⁸.

¹⁷. cf. Le Ny J.F. *L'conditionnement*, Paris, P.U.F. 1961.

¹⁸. Ainsi procède, on le sait, le jeune enfant normal dès qu'il y a véritablement, chez lui, langage: le mot peut tout dire et il étend, comme l'ont remarqué depuis longtemps les observateurs du langage enfantin, le sens des mots de façon parfois tout à fait étonnante. L'enfant cause le monde et le «sens» ne procède que des reformulations synonymiques ou des périphrases qui motivent ces incessants « pourquoi? ». A l'inverse, Monique semble accéder d'emblée à la représentation et ne sollicite pas les explications des adultes. En effet, si elle montre certains objets concrets en sollicitant de l'adulte le nom de cet objet, elle n'a jamais demandé l'explication d'un mot par un autre mot. Le

Si Monique ne dispose pas de pôle auquel ramener telle chose appréhendée, elle ne peut rien en faire. La nature du classement se dévoile dans le même temps: il est fondé sur des données immédiates, les données perceptives apparaissant ici comme fondamentales. Ainsi lorsque la perception de l'objet varie, sa dénomination s'en ressent et le pain, selon qu'il est rond ou long, n'est pas toujours le pain.

Le cas de l'écureuil nous semble un exemple particulièrement probant du fonctionnement à partir de pôles. Nous avons vu qu'il peut être spontanément dénommé «lapin» ou «nounou»: par son apparence, il peut ressortir, en effet, selon l'aspect sous lequel on le regarde, soit au «lapin» par sa morphologie, soit au «nounou » par l'abondance des poils de sa queue. Participant ici de deux classements possibles, l'objet n'a plus son identité selon la façon dont Monique le regarde. Si le critère immédiat ou manifeste varie, le classement s'en trouve modifié et nous obtenons un nouveau terme pour dénommer un objet qui ne reste identique que pour nous.

Si donc nous sommes en présence de données de langage nettement plus élaborées que chez Denise, il n'en demeure pas moins qu'il ne saurait y avoir signe, c'est-à-dire grammaticalité. Le classement observé ne peut faire abstraction des données immédiates; Monique reste même prisonnière de ces données, au point de ne pouvoir transcender la diversité de l'objet. Pour elle non plus, le même ne reste pas le même indépendamment des données les plus immédiates. Le chien ne reste pas le chien, si son pelage varie. On ne peut parler de valeur lexicale: le classement observé n'est pas un effet de polysémie, mais se fonde sur des données manifestes dont la permanence est liée notamment aux habitudes ou aux besoins.

Ce qui par conséquent nous apparaît chez elle comme des champs sémantiques ressortit également à des champs idéatoires. Pour qu'il y ait champ sémantique, il faudrait que le même mot soit inclus dans plusieurs champs et que plusieurs «champs» déterminent plusieurs mots à partir du même objet. «Marron» ne pourra en effet pour elle jamais ressortir à la fois au champ des couleurs et au champ des fruits¹⁹; «couteau» ne participera jamais à la fois du champ des couverts et de celui des «coquillages», etc... Ce en quoi nous pouvons dire qu'il n'y a pas de valeur lexicale.

III - DISCUSSION

Il n'y a pas d'observation qui ne soit tributaire des conceptions théoriques des descripteurs. Les «faits» décrits ne sont donc pas ici neutres et leur interprétation ne procède d'aucune évidence.

langage n'a qu'une fonction d'étiquetage et ne participe d'aucune formalisation lexicale; l'objet et son nom participent chez elle d'une même saisie immédiate de l'environnement. Le «nom» n'explique rien, ne «cause» plus rien...

¹⁹. Encore moins pourrait-elle le comprendre comme un «coup de poing», pas plus qu'elle ne saurait «tirer les marrons du feu»!

En effet, ces observations pourraient, d'une certaine façon, rejoindre un certain nombre de conclusions émanant de travaux d'auteurs se réclamant de références théoriques diverses et visant à démontrer l'existence de catégorisations primaires antérieures à l'apparition du langage proprement dit. Par là même, elles sembleraient devoir corroborer les hypothèses émises par ces différents auteurs sur l'accès au langage, voire sur l'accession au symbolique, hypothèses qui ont toutes pour point commun de postuler la continuité entre la période où s'observe ce type de productions et le langage proprement dit.

La réflexologie trouverait en effet dans de telles observations matière à faire fonctionner le couple de concepts fondamentaux que sont pour elle la généralisation et la différenciation. N'avons-nous pas indiqué par exemple que les pôles et leurs conséquences repérables chez Monique se laisseraient analyser en terme de «gradient de généralisation», une relation s'observant là entre l'intensité des réactions obtenues et la proximité des stimuli par rapport au stimulus initial (d'où la possibilité d'en déduire une courbe de généralisation). Nous déboucherions dès lors sur la problématique d'un Luria qui vise à saisir les relations entre les deux systèmes de signalisation mis en évidence par Pavlov, le second système (celui du langage, en l'occurrence) modifiant simplement les données du premier²⁰.

Tout aussi opératoires, cependant, pourraient être ici les concepts piagétiens articulant le passage du sensori-moteur à la fonction symbolique (ou au sémiotique). Ne repère-t-on pas chez Denise l'équivalent de ces schèmes d'action en quoi s'organisent perceptions et mouvements, et qui constituent précisément en se généralisant des sortes de classifications? Et, s'il ne saurait être question pour Piaget de confondre indices et signaux d'une part, avec symboles et signes d'autre part, soit, autrement dit, de ramener le langage à un système de conditionnement, nous parvenons directement, puisque la logique, préexistant au langage, le structure et non l'inverse, à l'affirmation d'une continuité évidente entre le pré-linguistique et le linguistique proprement dit, le langage naissant de l'action²¹.

Les travaux de Pierre Oleron, surtout, dans la mesure où ils visent spécifiquement de tels faits linguistiques, en précisent la complexité. Si cet auteur reconnaît au langage des interventions propres dans le développement mental, il montre que certains aspects des activités cognitives ne sont par contre pas tributaires du langage²². Il s'organiserait, dit-il, un filtrage au niveau perceptif, qu'il attribue au codage des actions psychiques par les appareils sensoriels. Mais il s'y surajouterait des regroupements, par ressemblance, du fait

20. Une telle conception pensant prendre appui d'ailleurs de cette même pathologie de l'enfant retardé mental pour asseoir sa problématique. cf. Luria A.R. *L'enfant retardé mental*, Privat, Toulouse, 1974 (éd. orig. 1960). Voir également Luria A.R. Le rôle du langage dans la formation des processus psychiques, *La Raison*, 22, 1958.

21. Les schèmes d'action sont, on le sait, assimilés explicitement par J. Piaget à des « concepts pratiques ».

22. P. Oleron *Langage et développement mental*, Bruxelles, Dessart, 1972 (ch. III «insertion du langage dans les activités cognitives»).

de communautés d'usage et également en fonction des besoins. C'est bien ce que nous observons, nous semble-t-il, chez Denise et Monique: les catégorisations, les classifications repérées relèvent de tels regroupements, dont Oleron nous dit qu'ils constituent « l'infrastructure » de ce qui sera apporté ensuite par le langage.

S'organise donc, de ce point de vue, une connaissance « pratique », dont les bases perceptives et motrices suffisent pour instaurer des catégorisations et des niveaux de généralisation. Le langage détermine, par contre, une prise de distance par rapport aux objets perçus: il va, pour Oleron, *élargir* en fait la marge de cette généralisation repérée au niveau de ces possibilités antérieures au langage. Par conséquent, entre ce que nous trouvons chez Denise et Monique - et qui ressortit à ce que les psychologues appellent « généralisation primaire » et ce qui se déduit de l'instauration d'un véritable langage - déterminant un autre type de généralisation qu'on peut dès lors dire « secondaire » - nous aurons une extension, une *élargissement* du classement. Ainsi se concevrait le passage de la période sensori-motrice au symbolique: le langage reprend les catégorisations qui lui pré-existent, mais il en autorise un dépassement en étendant la marge de généralisation. Ce qui va se définir alors comme fruit de la polysémie ne sera qu'*élargissement* du classement pré-rationnel observé.

Si dans cette étude nous ne faisons que rejoindre d'une certaine façon les nombreux travaux consacrés à cette période « pré-linguistique » où s'observent catégorisations et généralisations primaires, nous nous en séparons totalement sur ce dernier point de l'hypothèse de l'accès au « linguistique proprement dit » comme déterminant un simple *élargissement* du classement antérieurement observé. Certes, l'analyse des capacités de Denise et de Monique nous met bien en présence, à des degrés différents, d'un type de généralisation primaire antérieur donc à l'accès à la grammaticalité. Cependant, nous ne sommes aucunement là en présence du produit d'une polysémie, soit d'une systématisation véritable. Précisément, *et c'est bien ce qu'il s'agit de montrer*, nos deux jeunes filles restent prisonnières de leur mode d'approche de l'objet et ne peuvent aller au-delà pour en transcender les propriétés immédiates. Il leur faudrait pour cela pouvoir négliger des données immédiates et réelles qui sont, pour elles, totalement *prégnantes*. Ce qui véritablement leur fait défaut, ce n'est pas un *élargissement* du classement dont elles disposent déjà, mais la possibilité de le dépasser, NIENT ainsi les caractéristiques immédiates sur lesquelles il se fonde.

Si, pour Denise et Monique, le même ne reste pas le même indépendamment des données les plus immédiates, c'est qu'elles ne peuvent s'affranchir de ce qui est au fondement de leurs catégorisations et généralisations. Celles-ci ne les autoriseront jamais à admettre que le même mot « orange » désigne à la fois un fruit, une couleur et une ville; l'identité permettant cet inventaire des effets de sens est d'un autre ordre et ne peut se définir par la somme du contenu sémantique auquel il renvoie; car cette identité est ici structurale, comme tout élément authentique de langage, et aucunement réelle. Il leur manque, par une *rupture* d'avec le type de classement jusque là produit, de pouvoir accéder à ce principe d'identité dont Henri Wallon nous rappelait qu'il

est « le postulat même de la pensée »²³. Le même reste le même, indépendamment de la situation et même quand il n'est pas là: c'est précisément là le jugement d'identité qui fait défaut à Denise et Monique et qui leur permettrait d'accéder à cette dialectique du SIGNE caractérisant la grammaticalité²⁴.

Il faudrait à Denise et Monique pouvoir négliger, en les niant, les caractéristiques immédiates sur lesquelles elles fondent leur classement pour qu'elles accèdent à ce déterminisme d'un autre ordre et que, dans le champ du langage, les linguistes désignent du nom de signe. C'est donc une négativité qui leur permettrait de *concevoir* l'objet, et non plus seulement de le *percevoir* ²⁵. Autrement dit, ces cas témoignent de la nécessité d'admettre une phase dialectique où le sens primordialement saisi est nié, afin que du non-sens formellement construit naisse la possibilité d'une véritable conceptualisation. Alors, seulement, surgit par cette négativité le signe linguistique dont la caractéristique la plus essentielle est précisément l'*impropriété*. En aucun cas les productions de Monique ne sauraient être impropres, comme l'est tout élément de langage: elles se déduisent au contraire des propriétés immédiates des objets et ne peuvent souffrir la moindre ambiguïté, ainsi qu'en atteste le fait que si la saisie de l'objet varie un peu trop, la dénomination change aussitôt.

Il n'est pas chez Denise et Monique de négativité structurale permettant d'assigner à l'élément de langage une valeur - le même restant le même, au-delà de toute association immédiate d'un indice et d'un sens - et non un seul sens ou un seul ensemble de sens précis. Absence de structure et par conséquent absence totale de taxinomie et de générativité qui autoriseraient un classement et un découpage au lieu d'une mémorisation et d'une répétition. Différenciant au niveau taxinomique et segmentant au niveau génératif, ainsi que le prouvent ses « fautes » et ses stratégies de corrections, l'enfant normal va au-delà de la sélection, d'une part, et de la combinaison, d'autre part, lesquelles sont accessibles à l'animal²⁶. La structure à laquelle n'accèdent ni Denise, ni Monique doit s'instaurer par une rupture et est donc donnée d'emblée. C'est ce qu'avait pressenti Roman Jakobson dans des écrits qui ont toujours fait problème au descripteur de l'acquisition du langage, de ne pouvoir précisément le constater au seul niveau du phénomène; c'est aussi ce que Noam Chomsky, sur un autre axe du langage, cherchait à promouvoir pour rendre compte de la créativité dans le langage²⁷.

23. H. Wallon *De l'acte à la pensée*, Paris, Flammarion, 1970, p. 210.

24. Cette conception dialectique du SIGNE est développée par J. Gagnepain in *Du vouloir dire*, tome 1, op. cit.

25. Cette négativité autoriserait donc, par le langage, une explication de la représentation, au-delà d'une simple « régulation ».

26. Nous renvoyons encore une fois à la théorie glossologique développée par J. Gagnepain (op. cit.) On y cernera dans toutes ses modalités cet enjeu opératoire à acquérir par l'enfant qu'est le signe.

27. Posant ici le terme d'innéisme, il ne pouvait que heurter un psychologue de l'enfant, pour lequel toute acquisition ne saurait se concevoir qu'en termes de genèse.

La capacité de langage qui n'apparaît pas chez Denise, ni chez Monique même si cette dernière parle un peu - ne saurait donc s'instaurer que par une rupture avec ce dont elles disposent et dont elles ne peuvent se dégager. Certes, il n'est repérable, dans le registre classique d'une psychologie d'observation, que l'épanouissement d'un autre type de généralisation - fruit d'une polysémie - paraissant à première vue n'offrir qu'une extension du classement initial. L'enfant visera, en effet, tout comme n'importe quel locuteur, à éliminer au maximum, dans n'importe quel acte de langage, l'ambiguïté dont il dispose parce qu'une négativité structurale l'en a rendu capable.

CONCLUSION

Dépassant donc les données empiriques, il est possible d'envisager la discontinuité qui s'opère ici dans le développement de l'enfant²⁸. Pour autant, cette rupture n'est pas un point du développement et ne saurait de plus s'observer comme telle. La créativité qui se fait jour dès lors dans le langage de l'enfant relève d'un implicite dont les « fautes » et les stratégies compensatrices qu'elles dévoilent attestent pourtant explicitement la réalité. Il est certain que nous retrouvons ici une problématique qui, pour paraître éloignée de notre objet d'étude, situe cependant bien ce moment dialectique que Denise et Monique nous obligent à concevoir, en l'occurrence celle de la psychanalyse postulant avec Freud un «refoulement originaire», dont Jacques Lacan nous dira par la suite qu'il détermine l'accès au langage.

Les cas relatés ici de Denise et Monique nous obligent par conséquent à concevoir une rupture, qu'elles ne peuvent encore opérer, et qui, seule, par une négation de ce qui est jusque là par elles saisi, instaurerait en un évidement structural l'impropriété du signe. Ils nous montrent également qu'on peut parler sans avoir encore accédé au langage et que le signe, déterminisme spécifique du langage, est une analyse dont on peut éprouver les frontières «formelles» qu'elle instaure et non une réalité concrète directement observable.

28. Dans son livre sur *l'acquisition du langage*, Marc Richelle par exemple, à l'image de la quasi totalité des descripteurs en la matière, oppose à la conception de R. Jakobson l'argument suivant: «cette discontinuité est peu vraisemblable, et elle n'a jamais été vérifiée» (Bruxelles, Dessart, 1971, p.63). Il est certain qu'une clinique de l'acquisition conduit au contraire à poser nécessairement une telle discontinuité et qu'elle offre de plus un critère de vérification inégalable.